

—Habillez-le, alors, ce citrouillard. Un bleu ! Et vous venez ici en costume de bal masqué ?

—Ecoutez... donc... essaya d'expliquer le bleu... mon... .

—Taisez-vous !

—Rouspette pas, glissa Denis au malheureux Fonberlot.

—Hein ?... .

—Picard, ohé Picard ! appelait Flipotte. Apportez ce qu'il faut pour habiller ce merle bleu.

Un merle bleu ! Qualifié de ce nom d'oiseau, Fonberlot murmura encore :

—Ici, comme ça me déshabiller ?

—Vous faut un cabinet de toilette et une bassinoire, p't-être.

—Bien, bien, mon lieutenant, je m'habille... Quelle amertume, mon Dieu !

—Ah ! voilà qu'il s'apprivoise.

Picard apportait les habits d'écurie. Pour les autres, on verrait plus tard.

—Oust, "décarquillez-vous". Faites le clown, hein, espèce de cornichon !

—Merle, cornichon... . Quelle amertume !

Fonberlot, avec une ardeur fébrile, enlevait ses vêtements, en jetant des regards épouvantés sur le terrible adjudant à moustaches rousses qui restait planté devant lui, les bras croisés. Il passa d'abord, en ses jambes de héron, le pantalon de treillis qui lui remontait jusqu'aux aisselles, dans lequel il disparaissait comme dans un suaire ; puis la blouse, raide et large, qui avait de vagues ressemblances avec une robe de chambre... en bois !

Denis, qui l'aidait, ironiquement, lui enfonça, d'un coup de poing, le calot jusqu'au nez.

—Là, mon blaireau, tu es chic, maintenant.

—Voilà, constatait Flipotte, ce qu'on appelle un pantalon sur mesure... . Ah ! le gouvernement ne ménage rien quand il s'agit de l'armée !

—Ça lui va comme un gant, soutint Picard.

—C'est que monsieur est beau garçon, ainsi fichu, comme un sac à brosse.

—Avancez à l'ordre, pour la revue de linge. Tirez-moi cette blouse, remontez le culbutant, pas de fantaisie, ça se tient !

—Quelle amertume ! recommençait Fonberlot.

—Rouspette pas, blaireau, disait Denis à voix basse. V'là tes escarpins en cuir de brouette.

—Mais, c'est des seaux à incendie !

Picard continuait d'habiller Fonberlot. Il murmura entre temps :

—Nom de nom, j'ai une soif !

Fonberlot ne comprenait pas. Alors, le maréchal des logis commanda :

—Brigadier, mettez cet homme au pansage.

—Arrive ici, fit Tournillon, qui savait ce que parler voulait dire ; comment t'appelles-tu ?

Fonberlot retrouva quelque aplomb pour répondre à son ex-destinataire de confiance :

—He, hé, Tournillon. Est-il entêté ?

—Il n'y a pas de Tournillon, il y a un brigadier qui n'a pas volé ses galons ; comment t'appelles-tu ?

—Hé, hé, regarde-moi donc, hé hé.

—Il est sourd comme un pot, c't' enflé-là !

—Mais regarde-moi donc ?

—Il y a assez longtemps que je t'examine, tu as une sale tête !

—Comment, Tournillon, mon vieux, c'est toi qui... .

Denis passait derrière Fonberlot, et, à mi-voix :

—J'te dis d'les mener chez mame Bône, insuffla Denis.

Mais Fonberlot ne comprit pas. Alors Denis haussa les épaules, en murmurant :

—Quelle moule ! Vas-y, alors, de la pièce à choisir.

Fonberlot, interloqué, absolument abruti, prit sa musette, en sortit les brosse et autres ustensiles, et se prépara à panser le cheval Jérôme sous l'œil goguenard des soldats.

—Hue, là, ho ! allez ! Reculez.

Jérôme était un brisquart qui n'entendait pas qu'on le prit à rebrousse-poil. Sous la brosse maladroitement de Fonberlot, il dressa les oreilles, risqua un œil torve, réchigna et envoya une ruade à toute volée.

Fonberlot devint aussi blanc que sa blouse. Les soldats crièrent :

—Oh !

Tournillon hurla encore :

—Malheureux, qu'est-ce que vous avez fichu là ?

—Il veut nous faire casser les pattes, ce coco-là. Prends l'éponge. Au moins, sais-tu te servir de l'éponge ?

Fonberlot trempa l'éponge dans le baquet pendant que Tournillon, inébranlable parce que le vicomte ne parlait pas de se "fendre" c'est-à-dire de payer à boire, ordonnait :

—Au trot, hein !

—Allons, dit Denis, c'est fini, va, te v'là flambard... Paye ta bienvenue.

Mais Fonberlot, furieux, répondit :

—Vous pouvez vous fouiller pour ma bienvenue. Ça vous apprendra à me faire des sales farces.

—Hein, vous l'entendez. J'en ai d'autres, des farces.

—Après celle-là, je m'en moque, des autres.

Tournillon, dont le gosier était aussi sec que les sables du Sahara, s'approcha :

—Tu payeras rien ?

—Pas ça !

—Comptez-vous quatre et à la couverte.

—Arrêtez ! arrêtez. J'achète la cantine.

—Rompez, commanda Denis, à la bonne heure, t'es un vrai blaireau.

—Alors... point de direction sur la cantine.

Tournillon commanda, en clignant de l'œil :

—Quatre litres, même Bône, du bouché, du meilleur, du derrière les fagots. Monsieur a des moyens... .

—Ah ! Tournillon, fit Fonberlot, ton ingratitude me crève le cœur.

Tournillon, avec cette poitesse exquise de grand seigneur qu'il savait trouver, à l'occasion, répondit :

—C'était pour faire entrer le métier dans le ventre, monsieur le vicomte, maintenant, vous voilà chasseur fini.

—A la santé du blaireau ! C'est du velours, ce jus-là, certifiait Picard.

Revenu à l'écurie, Fonberlot se rapprocha de Médéric qui n'avait pas soufflé mot, en cette scène. Lui trouvant un air très raisonnable, il lui demanda en montrant ses effets :

—Qu'est-ce qu'il faut que je fasse de tout cela ?

—Si tu ne tiens pas à quatre jours de l'officier de semaine, répondit Denis qui avait le diable dans la langue, chahute ton fournement à la chambrée.

—Aide-moi, alors ?

—Attention, tu y es. Ecoute, case-toi ça dans la comprenoire pour ne pas l'oublier ! Tes effets, d'abord... là... puis ceux de ton cheval... Allonge donc les bras. Une croupière, un poitrail, une sangle, deux poches à fer, fers et clous, deux sacoches, deux étrivières, deux étriers, une botte de carabine, deux couvertures.

—Est-ce là tout, mon Dieu ?

—Pas encore. Si tu payes l'apéritif, je porterai le reste.

—Je paye tout ce qu'on voudra pour avoir la paix.

—T'es un zig !

Denis, tout en se chargeant, nommait à mesure tous les objets du fournement.

—Ah ! fit Fonberlot, j'en perdrai la moitié et on appelle ça la cavalerie légère !

Dans la chambre, il s'épongeait, soufflait comme un bœuf, se plaignait de la chaleur.

—Quel soleil, mon Dieu ! Enfin, dis donc, je vais pouvoir me reposer un peu.

Chiche, le brig-four, remontait du bureau. Il demanda :

—Où est le bleu ? C'est vous ; en bas, tenue de toile ; l'adjudant vous attend.

—Pourquoi est-ce faire ?

—Pour membrer, pardié, expliqua Denis.

Mais dès que Chiche eut tourné les talons, il reprit :

—Ne te fais pas de bile, mon blaireau. Au bout de cinq minutes, quand tu verras l'adjudant rôder autour de la cantine, tu diras, à voix haute ; "Quelle chaleur, c'est moi que je boirais bien un pompier ou un champoreau." Champoreau ou pompier, souviens-toi, et si Flipotte ne répond pas : "C'est à savoir", je perds mon nom... mon premier prêt ! Descends, n'aie pas peur... mais tu payeras l'apéritif ?

—Je t'offre à déjeuner.

Quelques instants après, Fonberlot, sous le haut commandement d'un soldat de première classe, s'essayait aux exercices d'assouplissement, par le soleil de onze heures.

—Mouvement horizontal, sans flexions, en deux temps, une, deusse ! Répétez.

—Une... deusse... .

—Plus fort !

—Voulez-vous crier plus fort, ordonnait Flipotte en se promenant.

Fonberlot, embarrassé dans son large pantalon comme dans une jupe, levait les jambes et comptait :

—Une ! deux !

Il songeait, le vicomte :

—Quelle amertume !

Flipotte revenait, rageur, parce que, ainsi que les autres, il était à sec.

—Halte, hurla-t-il, bougez pas. Il lève les deux pieds à la fois, l'animal !

Mais Fonberlot, qui guettait, s'écria d'un air un peu niais ;

—C'est moi que je boirais bien un pompier ou un champoreau ?

—Faites rompre, Labrèche, ordonna Flipotte ; c'est plus que suffisant pour aujourd'hui. Aussi bien, ajouta-t-il, en se rappo-